

Gabriel Xavier CULIOLI

"LA PLACE POUR UN ROMAN CORSE"

Gabriel-Xavier Culioli, originaire de Chera, a fait une entrée remarquée dans le monde littéraire insulaire. Prix du Livre corse et de la Région en 1986 pour son premier ouvrage, "La terre des seigneurs", une saga familiale, il rafle de nouveau la mise en 1988 avec un beau livre, "Terre corse" (photographies d'Emmanuel Sailler). Depuis il est allé, avec succès, voir du côté du conte.

— Après *Contes corses de mon enfance* que vous avez publié l'an dernier, voilà aujourd'hui *Le grand voyage*, un autre conte. Pourquoi privilégiez-vous cette forme d'expression ?

— Le conte est pour moi le summum de l'écriture, une parole sacrée que les sociologues, les anthropologues ont malheureusement contribué à figer. Et en ce qui concerne la Corse, j'ai toujours été frappé par le hiatus, entre notre société, marquée par le folklore magique, le fabuleux animalier, et les contes "francisés" de Geneviève Massignon par exemple : les animaux y ont disparu, et l'on y trouve par contre un respect de la hiérarchie qui n'existait pas dans la Corse traditionnelle. Preuve que lorsque l'imaginaire d'un peuple ne fonctionne plus, c'est la culture dominante qui prend le dessus. Il nous faut donc aujourd'hui renouer avec le vieux fonds culturel insulaire, et tenter de le renouveler. C'est pourquoi il m'a paru important d'occuper ce créneau du conte, de lutter ainsi contre l'uniformisation véhiculée par les modèles européens et japonais. Mais cela pour moi doit participer d'un grand courant. Si c'est un geste personnel, égoïste, il est vain.

— Il semble que la littérature insulaire marque le pas dans certains domaines. La poésie, la chanson, la saga familiale ont le vent en poupe. La fiction romanesque, elle, a du mal à s'imposer. A quoi attribuez-vous ce blocage ?

— Nous vivons dans une petite société. Tout le monde se connaît, tout se sait. A partir de là, la transformation de la réalité est mal perçue, et difficile. Les gens qui croient reconnaître des personnages, des événements, des endroits, exigeraient qu'ils soient restitués tels que. Ou mieux, ne soient pas dits. Ils se

sentent immédiatement atteints, lorsque l'on touche à leurs lieux. Et j'ai eu l'occasion de constater, avec *La terre des seigneurs*, à quel point les souvenirs ranimés ravivent les douleurs, des dizaines d'années après. D'autre part, les insulaires ont besoin d'être acceptés par leur communauté. Or la littérature, le roman en particulier, n'est pas forcément un renvoi positif à la société dont on est membre. Tout cela doit être transgressé aujourd'hui : sinon, il n'y aura pas de littérature corse.

— Vous pensez que l'écriture est en quelque sorte l'un des tabous de la société corse ?

— Tout à fait. Il y a deux interdits très forts chez nous : le commerce, et l'écriture. Il ne faut pas dire les choses à l'extérieur. On craint l'image que l'on projette...

— Les Corses sont de fait prisonniers d'une certaine image qu'on leur renvoie de l'extérieur. Comment la jugez-vous ?

— Nous nous sommes identifiés à cette image, avilissante ou héroïque, forgée depuis longtemps par une certaine littérature. Et impossible à gérer. Cela aussi fait blocage. Il faut arriver à prendre du recul par rapport à cette image, et en même temps, faire en sorte que les gens ne s'y perdent pas ! Parvenir à les toucher sans sombrer dans la facilité et reprendre à son compte cette image mythique. J'espère y arriver. Si j'échoue, c'est moi qui aurai eu tort. Cela signifiera que j'ai fait fausse route.

— Cela veut dire quoi, faire fausse route, pour un écrivain ?

— Se tromper. Parce qu'on vit ailleurs, par exemple, comme moi. Et qu'on est victime d'un certain romantisme, né de la distanciation. J'ai pour ma part, redécouvert la Corse avec Aleria. Et aujourd'hui, je ne réécrirais pas *La terre des seigneurs* de la même façon.

— Vous avez l'occasion de fréquenter, pour des besoins professionnels, le monde de l'édition française. Quelle est son attitude, par rapport au livre corse ?

— La première réaction, quand on propose un ouvrage sur la Corse, est teinté de crainte. Ça peut être dangereux, leur semble-t-il ! La seconde, c'est de suggérer des corrections – il y en a forcément, le premier jet n'étant jamais accepté tel quel – qui, toutes tirent dans le sens des clichés. On nous redemande, à qui mieux mieux, du Mérimée ! L'édition française est très jacobine. Il y a peu de place pour les cultures périphériques, à moins de passer par le monde de la culture dominante. Et puis les publications sont si nombreuses – 30 000 par an – que le travail du critique ne peut se faire véritablement. C'est le "copinage", le nom, ou le hasard, qui président au choix. Paris joue les noms sûr, et chaque "écriture", c'est-à-dire chaque maison d'édition, son "poulain" ! Alors, la Corse là-dedans !

— Il y a pourtant des réussites corses, consacrées par Paris ?

— Vous voulez parler de Rinaldi ou de Susini. Oui, bien sûr. Mais sans remettre en cause leur talent, cela s'explique par le fait que leur vision de l'île plaît précisément aux continentaux. Elle est rassurante pour eux. Ils ne montrent pas la Corse qui lutte, ni ses contradictions, ni les causes profondes de ses problèmes. La vision onirique, ou nombriliste, ça ne dérange personne...

— A l'autre bout de la chaîne, quelle est, selon vous, la demande du public corse ?

— Il y a une attente, bien réelle, pour le livre corse. Les insulaires réagissent à ce sujet comme un peuple : ils veulent leur littérature. Et contrairement à ce qu'on dit, le public corse lit beaucoup, et il est gratifiant. Le problème est plutôt au niveau des infrastructures, des intermédiaires. Il y a très peu de véritables librairies en Corse. La plupart des commerces n'assurent pas correctement l'exposition des livres, et leur vente. Ils rendent au distributeur très vite les paquets de livres qui ne s'écoulent pas tout de suite. Malgré ces problèmes, un livre comme *La terre des seigneurs*, par exemple, s'est vendu à 14 000 exemplaires. C'est énorme, chez nous. De quoi rendre optimiste !

— La littérature insulaire n'a pas toujours bénéficié d'un engouement aussi fort. A quoi attribuez-vous le changement qui s'est opéré dans le public ?

— L'influence du mouvement nationaliste a été déterminante, je crois. Aleria a été un déclencheur. Ça a suscité un nouvel intérêt des Corses pour leur propre culture. Et de manière générale, ça a donné un coup de fouet à la société insulaire, qui depuis longtemps tournait au ralenti.

— Aujourd'hui, vous travaillez à un roman, pour les éditions Payot. Croyez-vous que la littérature corse est mûre pour la fiction romanesque ?

— Oui même si ce n'est pas évident d'éviter certains écueils. D'autant plus que le thème de mon roman, le gangstérisme, y prédispose. Et que les éditeurs – encore eux ! – me voient d'un mauvais œil, intégrer dans ma fiction la magie. Elle n'a pas bonne presse dans la littérature française. c'est un élément très lié à la ruralité, et comme la France s'est déruralisée à l'extrême, elle a perdu le sens de la magie. Bref, j'ai des problèmes pour travailler dans le sens où je le voudrais !

— En présentant, dans ce nouveau roman, des gangsters corses, vous n'avez pas peur de retomber dans l'image d'Epinal ?

— Le banditisme et la violence sont difficilement contrôlables quand on veut écrire sur la Corse. Il s'agit seulement de ne pas les

présenter de manière folklorique, en perdant de vue les causes politiques et sociales qui les ont secrétés.

— De façon plus générale, quel vous paraît-être le créneau d'un roman corse ?

— Il y a une place à occuper, aujourd'hui, pour le roman corse... à condition qu'il y ait des écrivains ! Il pourrait s'expatrier facilement. La Corse reste le seul endroit, en France, qui soit toujours "exotique" pour des étrangers, le seul qui ait gardé certaines valeurs dans lesquelles d'autres peuples peuvent se reconnaître.

Quant à nous, il me semble que c'est plutôt chez les romanciers sud-américains que nous devons chercher des modèles. Les sociétés comme la nôtre ont besoin d'exprimer une forme d'universel, pas de s'enfermer dans le nombrilisme.

— Et l'heure est, selon vous, au renouveau culturel ?

— La société corse traditionnelle est en train d'implorer et d'exploser. La meilleure, comme la pire des choses peut en sortir. Jusqu'à l'essor du nationalisme, la Corse, coupée de ses anciens relais, atrophiée, fossilisée, une fois disparue la société rurale, a vu sa mémoire dépérir. Il en est des peuples comme des individus : sans échanges, leur mémoire meurt. Aujourd'hui, de nombreux signes témoignent d'un nouveau dynamisme, sur le plan culturel. Je crois au destin des nations ! Celui de la Corse est en Méditerranée. Si elle continue à regarder vers la France, elle n'a pas d'avenir. L'Europe peut nous permettre de négocier un virage salutaire, de nous ouvrir d'autres débouchés. En nous rapprochant, par exemple, de l'Italie, avec laquelle on a une culture commune. Pour des écrivains corses, cela peut être l'oxygène indispensable.

(Propos recueillis pour *Kyrn Magazine* par Jackie Lucchini.)